

L'œuvre et ses contextes

I. L'auteur (1799-1850)

A. Mise en perspectives

La vie de Balzac est si chargée d'événements de natures variées qu'il serait fastidieux d'en suivre le fil de manière chronologique. Nous croyons préférable de dégager quelques perspectives cohérentes, de façon à mettre en lumière des faits significatifs qui renvoient au roman que nous allons étudier.

Auguste Rodin, l'auteur de la statue de Balzac érigée boulevard Raspail à Paris, a magistralement exprimé la caractéristique majeure de son modèle, la puissance. Le sculpteur, soucieux de dépasser un réalisme étriqué, très à la mode vers la fin du XIX^e siècle pour les œuvres officielles, a représenté l'écrivain sous la forme d'une colonne de bronze massive, une sorte de géant formidable. C'est bien l'impression que laisse la lecture de sa biographie. On découvre dans l'écrivain une force de la nature capable de mener de front les activités les plus absorbantes¹. La lecture de sa correspondance nous le montre assis à sa table, « nageant dans le travail » dix, quatorze, parfois dix-huit heures par jour. Dans les moments où la nécessité l'y contraignait, réveillé par son domestique à une heure du matin, il composait jusqu'à huit heures, se reposait une heure, déjeunait légèrement, puis corrigeait les manuscrits ou les épreuves imprimées, de dix à seize heures. Il sortait alors en ville ou recevait, puis se couchait vers dix-huit ou dix-neuf heures « comme les pou-

1. « Je puis vous assurer, Madame, que, si j'ai une qualité, c'est je crois... l'énergie », écrit-il en 1826.



les » et se levait au milieu de la nuit pour recommencer. Vêtu d'une robe de chambre blanche d'aspect monastique, que les peintres et les caricaturistes ont popularisée, il se dopait en avalant des litres de café¹ épais préparé par ses soins. L'aspect de ses manuscrits est inoubliable : marges chargées de petits dessins, taches, innombrables ratures, écriture souvent déformée à force de rapidité. On voit donc que s'il était doué d'une faculté d'invention hors du commun, l'écrivain n'en travaillait pas moins d'arrache-pied.

La copie une fois composée par les typographes sur des feuilles à grandes marges était revue et tellement modifiée ou amplifiée par l'auteur que les imprimeurs reculaient parfois devant la tâche et que les ouvriers réclamaient un supplément de salaire pour ces grimoires difficilement déchiffrables. Ce procédé d'écriture par prolifération indique la méthode de travail : Balzac part en général d'une situation observée dans la vie, confortée souvent par son expérience personnelle nourrie par des souvenirs. Il imagine alors une intrigue schématique susceptible de fournir le canevas d'une nouvelle. Au début de *Facino Cane* (1836), il raconte comment il trouvait l'inspiration dans les rues de Paris :

« J'allais observer les mœurs du faubourg, ses habitants et leurs caractères... Chez moi, l'observation était déjà devenue intuitive, elle pénétrait l'âme sans négliger le corps... elle me donnait la faculté de vivre de la vie de l'individu sur laquelle elle s'exerçait, en me permettant de me substituer à lui... En entendant ces gens, je pouvais épouser leur vie... ; leurs désirs, leurs besoins, tout passait dans mon âme, ou mon âme passait dans la leur. C'était le rêve d'un homme éveillé. »

Puis le projet acquiert de l'ampleur au moment de l'écriture. L'œuvre prend corps par modifications et surtout accroissements successifs, visibles dans les différentes versions du manuscrit jusqu'aux épreuves corrigées. Les rééditions sont l'occasion de nouvelles révisions et de variantes plus ou moins importantes, notamment dans le domaine du style. Ainsi, on a conservé par exemple plus de dix versions du commencement de *La Vieille Fille* !

1. Charles apparaît aussi comme un amateur de café mais il semble un médiocre pédagogue p. 101.

B. La carrière

Les parents d'Honoré avaient voulu lui faire embrasser une carrière de juriste. Il commença par « faire son droit », devint clerk d'avoué puis de notaire et se familiarisa avec les procédures et le vocabulaire juridiques, ce dont il se souviendra dans son œuvre. Mais dès vingt ans sa vocation d'écrivain l'emporta. Avant trente ans, il rédige huit romans, des drames, des essais. Il vécut de sa plume toute sa vie, sauf de 1825 à 1828 quand il tenta de faire fortune dans l'édition et l'imprimerie. L'entreprise périclita bientôt, laissant Balzac accablé de lourdes dettes. Dès lors il reprit la carrière littéraire qu'il exploita comme un fonds de commerce, soucieux de tirer de ses œuvres le meilleur profit : parutions en revues, rééditions en volumes, tirages illustrés, négociations avec ses éditeurs successifs. Ses relations avec eux n'allaient pas sans des conflits qui finirent parfois devant les tribunaux. Il faut dire que le besoin d'argent lui faisait signer des contrats qu'il ne parvenait pas toujours à honorer en temps et en lieu, qu'il accumulait les retards, promettait sans tenir parole, vendait des œuvres pas même ébauchées. Talonné par les créanciers, contraint parfois de se cacher sous une fausse identité, recourant à toutes sortes d'expédients, il se heurta toute sa vie à des difficultés financières dont on retrouve les échos dans *La Comédie humaine*. Aussi a-t-il été hanté par le rêve de faire rapidement fortune par la spéculation, de trouver des investissements rentables, parfois dans des entreprises chimériques comme la culture des ananas en serre à Paris, sans jamais réussir, faute de chance ou de compétences spécifiques.

Il est vrai qu'il avait des goûts dispendieux. Dès qu'il connut la notoriété il mena grand train et jeta l'argent par les fenêtres. Vêtements coûteux fournis par le tailleur Buisson (Charles Grandet apparaît ainsi p. 50¹ comme une projection idéale de son créateur), canne ornée de turquoises, gants beurre frais achetés par douzaines (cf. p. 19), valet de pied en livrée, tilbury armorié, Balzac se donne la tournure d'un dandy et mène une vie mondaine active. Auteur à succès, il côtoya de grands personnages, fréquenta des salons prestigieux où ses façons un peu ostentatoires, sa bonne humeur, sa conversation spirituelle, ses talents de conteur, sa vanité chatouilleuse amusaient et agaçaient. Il adorait être remarqué, jusqu'à se montrer excentrique, avec un

1. L'édition de référence est celle du Livre de Poche parue en 1983.

goût plus ou moins sûr. Plusieurs de ses personnages, les « lions », jeunes, beaux, riches, raffinés, sont autant de rêves incarnés de leur auteur.

Son succès auprès de la gent féminine fut considérable et il noua bien des liaisons, plus ou moins durables. Quelques femmes, plus âgées que lui, eurent sur lui une influence profonde, comme Laure de Berny qu'il surnomma « la Dilecta », ou la duchesse d'Abrantès, deux femmes du grand monde avec lesquelles il eut simultanément des relations. Elles ne furent pas seulement pour lui des maîtresses, mais aussi des conseillères avisées et des amies précieuses. Mais l'histoire littéraire retient surtout la figure de celle qui fut le grand amour de sa vie, Évelyne Hanska, une aristocrate d'origine polonaise mariée à un riche comte russe. À partir de 1832, il échangea une correspondance passionnée avec celle qu'il appelait « l'Étrangère », qui devint sa maîtresse à partir de 1834. Les deux amants connurent une alternance de séparations et de retrouvailles jusqu'à ce que le comte meure en 1841. Balzac crut alors sa patience enfin récompensée. Mais Madame Hanska, réticente ou moins éprise, n'accepta de l'épouser que dix-huit ans plus tard, en Ukraine, soit cinq mois seulement avant la mort de l'écrivain. On attribue à Balzac deux enfants présumés, une fille née en 1834 de Maria du Fresnay, la dédicataire d'*Eugénie Grandet*, et un fils, né de la comtesse Guidoboni-Visconti en 1836.

Balzac se considérait comme Tourangeau parce qu'il était né à Tours par le hasard d'une affectation de son père. Celui-ci fit une brillante carrière dans l'administration. Le futur romancier vécut en Touraine jusqu'en 1814 et y revint souvent ensuite. Il fréquenta notamment, afin de se détendre et travailler en paix, le château de Saché, sur les bords de l'Indre, propriété d'amis de ses parents, les Margonne. Plusieurs de ses grands romans ont les pays de Loire pour cadre. Saumur se trouve à 70 kilomètres en aval de Tours, le fleuve y offre « le sublime paysage » que regarde Eugénie (p. 89). Mais Balzac a beaucoup voyagé, en France et en Europe. Il s'est rendu par exemple trois fois en Italie pour affaires et s'est aussi embarqué pour la Sardaigne afin d'y exploiter les scories des mines d'argent abandonnées depuis l'époque romaine. Bravant l'inconfort et la lenteur des déplacements en diligence, il partit plusieurs fois retrouver Mme Hanska en Suisse, en Allemagne, à Saint-Pétersbourg et, vers la fin de sa vie, dans son domaine d'Ukraine. Pourtant son œuvre contient fort peu d'éléments pris dans ses souvenirs de voyage. Et il se déplaça rarement pour se documenter en vue d'un roman, à la différence de Zola.

On ne saurait laisser dans l'ombre l'attraction exercée sur Balzac par le mysticisme*, les doctrines ésotériques*, le *spiritisme** et autres domaines paranormaux. Dès le collège il s'était intéressé aux pouvoirs surnaturels, au monde fantastique, et ses lectures montrent bien son intérêt pour les théories théosophiques*. Il avait étudié attentivement les expériences du magnétiseur Mesmer au siècle précédent. Le visionnaire suédois du XVIII^e siècle Swedenborg exerça sur lui une influence considérable, qui explique en partie l'aspect ésotérique de certaines de ses œuvres. Les phénomènes parapsychiques comme la télépathie, des « sympathies » inexplicables entre deux inconnus, des dédoublements de personnalité, fréquents dans ses romans, l'obsèdent, et en particulier le regard de certains êtres, considéré comme un « jet puissant de l'intelligence et de la volonté » qui subjugué et paralyse. Ce sera le cas du « regard de basilic » de Grandet. Il était persuadé d'une connexion entre la réalité visible des choses, la nature, et les êtres humains, ainsi que le monde invisible. L'univers, écrit-il, est fait avec « une seule matière animée depuis les marbres jusqu'à Dieu ».

Il a été tenté un temps par la carrière politique. Une de ses ambitions était de devenir un grand théoricien dans ce domaine. Ses convictions, libérales dans sa jeunesse, ont été ensuite résolument légitimistes, peut-être pour séduire la marquise de Castries. « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles, la Religion, la Monarchie », lit-on dans l'*Avant-propos de La Comédie humaine*. Balzac condamne le suffrage universel qui met en cause le pouvoir royal. Il est partisan d'un gouvernement autoritaire capable d'imposer au peuple turbulent une hiérarchie sociale calquée sur l'ordre naturel. Les deux révolutions de 1830 et 1848 l'ont effrayé. L'héritage de la grande Révolution, qu'il rejette, lui paraît calamiteux. Le pouvoir a définitivement changé de mains avec la propriété et la fortune. Il est passé à des gens plus soucieux de leurs intérêts matériels que de convictions philosophiques généreuses. En supprimant le droit d'aînesse, la Convention a fragmenté les patrimoines héréditaires, porté atteinte à la famille et, par là, préparé la dissolution prévisible de la nation. La France est désormais divisée en deux camps irréductibles qui ne peuvent que s'entre-détruire. La noblesse est condamnée par l'Histoire parce qu'elle se cramponne à des privilèges qu'elle ne recouvrera jamais plus. Reste, de l'avis de Balzac, la religion chrétienne, rempart encore debout contre le désordre politique, social et moral. Cantonnée dans le domaine de la vie privée, elle est le moyen de réprimer les passions dévastatrices, la cupidité*,

la dépravation, l'égoïsme, les convictions matérialistes. Elle s'exprime avant tout dans les œuvres charitables destinées à panser les plaies infligées aux plus démunis, et capables de répandre les convictions chrétiennes. Ce sera l'idéal d'Eugénie à la fin du roman.

Le labeur acharné du romancier, conjugué à l'abus de café, finit par l'exténuer. Une maladie de cœur, compliquée d'étouffements et de troubles oculaires, ruina sa forte constitution à partir de 1845. Sa production littéraire diminue. Il échoue une seconde fois à l'Académie française, où il n'entrera jamais. Le créateur qui avait nourri l'extraordinaire ambition de bâtir un monde par la plume connaît le désespoir d'une débâcle de ses forces intellectuelles: « Travaille, petit auteur de *La Comédie humaine*... Paie ton luxe, expie tes folies, et attends ton Ève, dans l'enfer de l'encrier et du papier blanc! », écrit-il à Mme Hanska en 1847.

Il meurt à Paris de retour d'Ukraine, le 18 août 1850, après avoir, selon une légende, réclamé à son chevet le docteur Bianchon, un personnage reparaisant qu'il avait imaginé dans *La Comédie humaine*. À ses obsèques, très modestes, Victor Hugo, Alexandre Dumas et le ministre de l'Intérieur tenaient les cordons du poêle.

II. L'œuvre de Balzac

L'œuvre de Balzac est à la mesure de son travail, titanesque. C'est la plus étendue de notre littérature. Balzac est universellement connu comme romancier puisque la majeure partie de son œuvre relève du genre romanesque mais il a pratiqué toutes les formes littéraires en prose, y compris le conte, l'article de journal, l'essai, ainsi que les genres dramatiques (une tragédie de jeunesse, un mélodrame et une série de six drames, dont aucun ne connut le succès). L'édition scientifique complète de la bibliothèque de la Pléiade s'étend sur 14 tomes, un quinzième est encore en préparation. L'ensemble comprendra les romans de jeunesse publiés sous divers pseudonymes ou parus de façon posthume. Nous est parvenue en outre une abondante correspondance, dans laquelle les lettres à madame Hanska forment deux gros volumes! Mais la partie la plus importante de ce foisonnement est constituée par *La Comédie humaine*, titre sous lequel le romancier a rassemblé la quasi-totalité de ses romans, dans l'édition dite Furne, parue de 1842 à 1848.

Plan de <i>La Comédie humaine</i>		Les Scènes de la vie de province selon le catalogue établi par Balzac
Première partie : Études de mœurs		
1. Scènes de la vie privée	28 romans	<i>Le Lys dans la vallée</i>
2. Scènes de la vie de province	11 romans dont <i>Eugénie Grandet</i>	<i>Ursule Mirouet</i>
3. Scènes de la vie parisienne	15 romans, nombreux projets	<i>Eugénie Grandet</i>
4. Scènes de la vie politique	4 romans	Les Célibataires : <i>Pierrette</i>
5. Scènes de la vie militaire	2 romans, nombreux projets	<i>Le Curé de Tours</i>
6. Scènes de la vie de campagne	3 romans	<i>La Rabouilleuse</i>
Deuxième partie : Études philosophiques		Les Parisiens en province : <i>L'Illustre Gaudissart</i>
22 études publiées sur les 27 projetées		<i>La Muse du département</i>
Troisième partie : Études analytiques		Les Rivalités : <i>La Vieille Fille</i>
2 études écrites sur les 5 prévues		Les Provinciaux à Paris : <i>Le Cabinet des antiques</i>
		<i>Illusions perdues</i>

La Comédie humaine

Cette somme occupe à elle seule douze tomes dans la Pléiade. Elle n'est pas une simple juxtaposition de romans : son architecture répond à deux intentions. L'écrivain, ayant multiplié les publications narratives en revues et en volumes, a d'abord souhaité mettre de l'ordre dans sa production — et la monnayer plus aisément ! — en la divisant en sous-ensembles pourvus d'un titre. Dès avril 1830, il regroupa par exemple en *Scènes de la vie privée* sept courts récits ayant pour cadre des familles et pour thème fédérateur la question du mariage. Il reprit ce titre en 1832 en adjoignant à ces histoires d'autres récits. Ce premier groupement fut incorporé l'année suivante dans un ensemble plus vaste, les *Études de mœurs au XIX^e siècle*, qui comprenait aussi des *Scènes de la vie de province* et des *Scènes de la vie parisienne*. Balzac annonça ensuite d'autres *Scènes*, inspirées par la vie militaire, politique, rurale. Autant de subdivisions : « ce sera ce qui se passe partout ». Au-dessus de ces *Études de mœurs* qui forment comme une assise, il prévoit de

placer des *Études philosophiques*, c'est-à-dire « d'étudier après les effets, les causes », et enfin des *Études analytiques*, comme « les principes universels » après les effets et les causes. Les premières rassemblèrent en fait des œuvres déjà parues, les secondes ne comprirent jamais qu'un volume, *Physiologie du mariage*, publié en 1829.

Le titre définitif que nous connaissons, *La Comédie humaine*, date de 1842. Le romancier avait d'abord songé à l'expression générale « Études sociales », nous dirions aujourd'hui « sociologiques ». On a rapproché le choix définitif de *La Divine Comédie* de Dante, une œuvre majeure de la littérature mondiale, en pensant que Balzac voulait opposer à un univers médiéval régi par une Transcendance divine un monde qui dit la condition humaine par delà une époque et un pays donnés. Ce parallèle hypothétique est approximatif. Certes, la vision effrayante de la société française sous Louis-Philippe peut être rapprochée, littérairement parlant, de l'Enfer en cercles concentriques imaginé par le génie du poète italien. Balzac voulait lui aussi dénoncer la mascarade hypocrite jouée de son temps comme dans toute société, ce que Diderot appelait dans *Le Neveu de Rameau* « la pantomime universelle ». Mais il tenait d'abord à montrer par le biais de la fiction les mécanismes explicites ou cachés qui déterminent la condition humaine.

Dans un catalogue général qui a subi des remaniements, l'écrivain prévoyait que la totalité de *La Comédie* ne rassemblerait pas moins de 137 romans dans un ordre déterminé. Il en a rédigé seulement, si l'on ose dire, 91. On y trouve 2 504 personnages ou groupes de personnages fictifs, sans compter les personnages historiques réels ; c'est ce que Balzac appelle « faire concurrence à l'état-civil », une entreprise titanesque dans laquelle il confère une dignité durable au genre romanesque. Celui-ci, qui échappe désormais à ses humbles origines, se hausse dorénavant « à la valeur philosophique de l'Histoire ». *Eugénie Grandet*, classé dans les *Scènes de la vie de province*, porte le numéro 35.

Quand il conçut vers 1833 ce projet grandiose, Balzac se montra soucieux de lui donner une robuste unité et, pour cela, il eut l'idée géniale à partir du *Père Goriot* (1834) de faire reparaître certains personnages d'un roman à un autre. Il changea alors des noms de personnages de ses romans antérieurs ou y introduisit après coup des personnages apparus dans des romans postérieurs, comme nous le verrons bientôt dans *Eugénie Grandet*. Ce procédé original produit plusieurs effets : il confère une grande cohésion